# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

DIMANCHE, 22 MARS 1870.

NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI MATIN, 22 MARS.

## FEUILLETON.

### L'HOMME SANS NOM.

PAR

E. DE BOISGOBEY.

XLV

LA TOMBE AU DESERT.

Quelque habitué que fût Robert à ces terribles rencontres, celle-là le frappa de consternation et de dégoût.

Il se leva et se tint en face avec une force humaine qui se balançait lentement, et offrait un aspect étrange.

Dans la demi-obscurité, il voyait briller sur la tête du cadavre une sorte de reflet métallique.

Robert eut le courage de s'approcher et de reprendre de plus l'effrayante apparition.

Son front se heurta contre une plaque de verre, un bras étreignaient une surface unie et glissante.

L'homme qui se dressait ainsi devant lui dans le silence de la mort humide, c'était un plongeur armé du casque et de la cuirasse.

Remettre tenant encore la corde de vie, et il étendait le bras comme pour donner le signal de remonter.

A travers la plaque de verre contre laquelle Robert avait collé son visage, il reconnaissait vaguement les grands traits ronds des yeux d'un squelette.

Ainsi fait été devancé, et le trésor avait déjà été visité par un malheureux qui jusqu'à ce jour, n'avait rien trouvé.

Probablement le trayas à air était rompu : mais comment les camarades du plongeur n'avaient-ils pas enlevé son corps ?

Un soupçon vint à Robert.

Il sentit à lui le tuyau qui flottait au-dessus de la tête du cadavre et l'examina.

On l'avait tranché à une assez grande hauteur, et la coupure n'était pas le résultat d'un accident, car la section était et ne pouvait avoir été faite que par la main d'un homme.

Robert se baissa et vit que le fort était le pied le milieu du corps à une colonne.

Il n'y avait plus de doute possible.

Le malheureux avait été victime de la vengeance ou de la cupidité de ses compagnons.

Robert croyait en avoir fini avec le crime et le retrouvait au fond de la mer.

Au sentiment d'horreur qui s'emparait de lui succédait bientôt une vague inquiétude.

Pour quoi pouvait se trouver ainsi à ces funèbres rendez-vous de l'écueil ?

Quelque avait dévoilé le secret du trésor de l'Espagnol ?

Malgré la répugnance qu'il éprouvait, Robert tranchia avec son couteau de plongeur le lien qui retenait le cadavre, l'attacha avec une corde, le traîna jusqu'au grand carré, et donna le signal convenu pour remonter.

Quand il eut abattu la barque et qu'il eut débarrassé de son casque, John fut effrayé de sa pâleur et lui demanda s'il lui était arrivé quelque accident.

Robert était si troublé qu'il eut peine à lui en raconter ce qu'il avait vu.

Et encore le récit de cette lugubre rencontre, John Slough devenait de plus en plus sombre.

On eût dit qu'une terreur superstitieuse s'emparait du vieux marin.

Robert et lui se regardaient sans oser se confier leur pensée, mais le même pressentiment frémissait sur les lèvres des deux.

L'incertitude était trop cruelle.

Robert fit un violent effort sur lui-même et se jeta à John de hâter à bord la corde qui attachait la victime inconnue d'un crime atroce.

Le Rock Slough obéit et une sueur froide vint mouiller les tempes de Robert quand il vit émerger le corps qui se dressa tout droit, comme une effrayante apparition.

Une lumière éblouissante éclairait cette scène étrange, et, par une bizarrerie de la mémoire, que plus tard souvent l'image des petits détails après que le temps a émoussé les grandes sensations, Robert s'est souvenu rapidement depuis que la glace du casque réfléchissait les rayons du soleil comme un miroir ardent.

Il avait tiré assez d'or pour assurer son vengeance et il s'était chargé de l'écrit mais donner une pensée à l'énorme trésor qui avait échappé aux recherches des assassins de Georges et qu'il désespérait d'emporter en entier.

Robert voulait accoster promptement la Lucrèce débarquer la nuit afin de pouvoir exécuter ce projet.

John se chargea de tenir la barre et, la nuit suivante, il fit aborder la barque dans une petite anse, à deux lieues à l'est de La Calle.

Il chaussait ce mouillage et il avait que les pêcheurs le fréquentaient rarement.

Après s'être assurés que la côte était déserte, Robert et Slough transportèrent le corps à une place qu'ils avaient choisie.

C'était un rayin boisé qui s'ouvrait à quelque centaines pas du rivage.

La, au pied d'un sycomore gigantesque, John creusa une fosse assez profonde pour mettre à couvert les chairs à l'abri de la voracité des oiseaux de proie.

Le travail fut long.

Pendant qu'il s'achevait, Robert était agenouillé sur le sable, les bras croisés.

Il ne pouvait se résoudre à le quitter, il lui semblait que, si, il le laissait seul, il serait à peu près certain que personne ne le reverrait.

Les ombrages des pêcheurs de Gonaïf sont très-sévères.

On savait penser que les deux Anglais avaient trouvé leur initiative à Malte ou en Sicile et les oublier complètement.

Les conversations que Robert avait entendues sur le Cutlass lui avaient appris que Mr. Jones entretenait ses hommes entre Malte et Alexandrie.

Cet homme de sa côté qu'il avait le plus d'intérêt à connaître, ne pouvait rien lui apprendre.

Il était clair que le Cutlass ne devait pas rentrer à Malte.

Il était sûr que le Cutlass ne devait pas rentrer à Malte.

Il était sûr que le Cutlass ne devait pas rentrer à Malte.

Il était sûr